



Parcours anthropologiques

10 | 2015

Ethnographies du changement et de l'attachement

Ruptures urbaines : une pragmatique spatio-temporelle

Bernard Guy



Édition électronique

URL : <http://pa.revues.org/422>

DOI : 10.4000/pa.422

ISSN : 2273-0362

Éditeur

Centre de recherches et d'études
anthropologiques

Édition imprimée

Pagination : 46-64

ISBN : 1634-7706

ISSN : 1634-7706

Référence électronique

Bernard Guy, « Ruptures urbaines : une pragmatique spatio-temporelle », *Parcours anthropologiques* [En ligne], 10 | 2015, mis en ligne le 08 octobre 2015, consulté le 03 octobre 2016. URL : <http://pa.revues.org/422> ; DOI : 10.4000/pa.422

Ce document est un fac-similé de l'édition imprimée.

© Créa

Ruptures urbaines : une pragmatique spatio-temporelle

Bernard Guy

Ecole des Mines de Saint-Etienne, EVS

INTRODUCTION

Dans le présent travail, nous nous efforçons d'analyser comment des bouleversements intervenus dans les conditions d'habitation du sujet citadin s'expriment par des reconfigurations des espaces-temps qu'il fréquente et des attachements associés. Parmi les nombreux changements, plus ou moins importants, que vit tout homme dans sa vie, nous nous restreignons donc à ceux occasionnés par des modifications brutales de la ville qui lui sert de cadre. Et, pour les appréhender, nous regardons spécialement ce qui concerne l'espace et le temps associés. En particulier, notre interprétation de la désorientation du sujet dans ces situations sera supportée par une compréhension nouvelle des liens entre temps et espace, insistant sur leur caractère indissociable.

Partons sans redéfinir l'espace ni le temps. Nous appellerons espace-temps, dans un sens plus lâche que celui des physiciens, tout jeu d'amplitudes spatiale et/ou temporelle associées à telle ou telle activité. Alors que pour les physiciens de la relativité (au moins restreinte), il n'y a qu'un espace-temps défini par une collection de variables (x, y, z, t) se transformant par changement de repère, nous parlons de multiplicités possibles d'espaces-temps anthropologiques. On peut les voir comme de simples morceaux de l'espace-temps des physiciens, ou leur donner un statut épistémologique autonome en notant qu'espace et temps peuvent dans une certaine mesure être construits de différentes façons, à partir d'un substrat unique de mouvements relatifs (de signification humaine)¹. Un espace-temps est alors compris comme un ensemble de vitesses relatives (cf. nos travaux). C'est ce qui explique le « et/ou » écrit plus haut : toute amplitude d'espace a déjà un sens temporel, et, réciproquement, toute amplitude de temps a déjà un sens spatial.

Nous ne développerons pas ces définitions, nous contentant d'opposer pour l'instant ce qui constitue *a priori* un simple cadre aux phénomènes en physique, à la diversité des expériences, des peuples et des mœurs en

1 Le mouvement articule l'espace et le temps, ou, plus fondamentalement, les fait correspondre l'un à l'autre.

anthropologie (voir par exemple Leenhardt, 1937, 1947 ; Moreau de Bellaing, 1992 ; Siran, 2007). Nous verrons par la suite comment les espaces-temps des uns et des autres peuvent se rejoindre, la scène vide de la physique ne correspondant tout compte fait à rien et devant être construite de différentes façons, toutes légitimes, par les phénomènes, y compris ceux que nous pourrions appeler anthropologiques (voir aussi Guy, 2010a²). Nous n'aborderons pas non plus la notion de rythme ; elle restera implicite, comme modalité d'appréhension des espaces-temps et leur inscription dans la mémoire en anthropologie (e.g. Cerclet, 2014 ; Bidet, 2007 ; Schmitt, 2008) et renvoyant chez les physiciens au découpage des grandeurs spatio-temporelles en petites fractions en vue de leur mesure. Parler de rythme suppose un partage établi entre espace et temps : l'incrément élémentaire du rythme est vu comparable (égal) aux autres incréments grâce à un retour en arrière permis par la réversibilité d'un cadre spatial assuré. Par opposition, la polarisation de la marche globale en avant, ressentie dans le déroulement du rythme, privilégie l'irréversibilité du temps. Les deux sont liés, la liaison concernant les deux termes compris comme séparés d'une dyade constituée.

Nous appellerons attachement, dans un sens socio-anthropologique qui dépasse son sens psychologique originaire, tout ensemble de liens multiples tissés autour, avec, et par le sujet à l'occasion de telle ou telle activité dans laquelle il se construit de façon intime (voir par exemple Hennion, 2010, 2014).

Nous postulerons ici une correspondance étroite entre un attachement et un (ou plusieurs) espace(s)-temps, ou dirons simplement qu'un attachement s'exprime dans, ou est supporté par, un ou plusieurs espaces-temps. Ainsi, les espaces-temps ne sont pas sur le même plan que les attachements, ni se rajoutent à eux : ils sont plus « fondamentaux » (comment peut-il en être autrement ?). Anticipant sur l'énoncé des situations de récursivité inhérentes à notre compréhension, nous pouvons préciser aussi, nuanciant le propos précédent et semblant même le contredire, que les espaces-temps, ne constituant pas un cadre extérieur aux choses, sont aussi définis et mesurés par des attachements³.

Pour mener notre étude, nous nous appuyons d'une part sur une analyse générale *a priori*, nourrie par nos recherches au long cours sur les concepts d'espace, temps et mouvement (dont nous venons déjà de fournir quelques éléments, voir par exemple Guy 2011, 2014) ; et d'autre part sur l'étude d'un exemple de nature ethnographique, en l'occurrence les événements vécus par une lycéenne durant la seconde guerre mondiale lorsque, à plusieurs reprises,

2 Pour l'usage que nous en faisons dans la structure abstraite de notre raisonnement, nous nous permettons de mettre sur le même plan les mots de phénomène, mouvement, comportement (utilisé dans Guy, *op.cit.*), et attachement. La suite du texte l'éclairera.

3 On pourrait parler d'attachements étalons pour mesurer l'espace et le temps anthropologiques ; ce point sera repris plus loin. Par la récursivité dont nous venons de parler, on dira également que les espaces-temps sont des « opérateurs » d'attachement.

les circonstances (en particulier des explosions, bombardements et la destruction de sa maison) ont bouleversé sa vie, l'obligeant à changer de toit. Nous présenterons d'abord de façon générale, comme cadre à la suite du travail, les relations que nous voyons entre ville, espace et temps : la ville nous paraît le lieu privilégié d'une dissociation construite⁴ entre espace et temps. Cette dissociation peut faire illusion en cachant le lien fondamental entre espace et temps dans le mouvement⁵). Nous regarderons ensuite les conséquences induites par une modification brutale de cette structure spatio-temporelle. C'est au moment de leur mise à l'épreuve et leur reconfiguration que les attachements, et les espaces-temps support, se révèlent (ou plus radicalement se constituent). Nous illustrerons le propos en décrivant succinctement quelques espaces-temps habités par le sujet de notre exemple et leur variation. Puis nous analyserons différentes étapes de la reconfiguration imposée au sujet, distinguant en particulier le moment intermédiaire de nomadisme où la dissociation entre espace et temps ne fonctionne plus et où le lien originaire s'exprime en plein jour ; avant de revenir à une nouvelle séparation, dans un nouveau statut citoyen et la construction de nouveaux espaces-temps. Nous terminerons par des éléments de conclusion renvoyant à certains traits de la situation contemporaine.

N'étant pas spécialiste de la question des attachements, nous nous focalisons sur celle des espaces-temps, et leur lien avec la problématique des changements urbains. Comme indiqué à l'instant, nous supposons que, à travers ces espaces-temps, s'expriment des attachements, caractérisés par le jeu de multiples liens se faisant et défaisant, avec tout ce que cela représente de poids psychologique et humain. Ce faisant, la question des espaces-temps nous servira d'outil de caractérisation, définissant selon nous une véritable pragmatique. Cette pragmatique fondée sur les relations spatio-temporelles apparaît *a priori* comme une partie de la pragmatique au sens philosophique, mais peut en constituer simplement une autre forme d'expression. Il n'y a pas en effet d'objet de pensée ni d'objet du monde qui ne corresponde prosaïquement à de l'espace et du temps quelque part. Pour définir cette

4 Cette expression, alliant la dissociation à la construction, résonne comme un oxymore. Elle renvoie à notre compréhension des deux catégories d'espace et de temps, non données séparées par le réel : nous les construisons séparées, par la comparaison de divers mouvements (donnant alors au mouvement un rôle premier, dans un sens que nos travaux s'efforcent de préciser).

5 Nous parlons de l'espace et du temps tels qu'expérimentés par le sujet citoyen, comme s'il n'y avait pas de point de vue externe à lui pour les définir. On objectera que, en insistant sur le mouvement, nous oublions un temps qui passe quand rien ne bouge, celui qui fait blanchir les cheveux ? Notre compréhension est différente. Dans le cas des cheveux blancs, c'est simplement une question d'échelle : en grossissant, nous nous retrouvons devant des atomes qui bougent (ou qui ne bougent pas) ; nous n'arrivons jamais à un temps pur, qui n'existe pas (pas plus pour le temps de la conscience, en relation quant à lui avec les mouvements « neurologiques »).

pragmatique spatio-temporelle, nous paraphraserons Charles S. Pierce (1879), cité dans Deledalle (2008 : 609) : considérer quels sont les mouvements concrets associés à l'objet de notre conception. La conception de tous ces mouvements est la conception complète de l'objet. Entendant par mouvements aussi bien ceux de l'objet que ceux du sujet qui en fait « usage »⁶, et en envisageant une gamme suffisamment étendue, sur différentes échelles d'espace et de temps, pour rendre compte des différentes facettes de l'objet⁷. Prenons l'exemple de l'« objet » école qui sera abordé dans notre analyse : les mouvements qu'on peut lui associer sont autant ceux de l'élève qui s'y rend, y étudie, la parcourt ou en fait le tour, que ceux qu'il a fallu pour la construire⁸ ; on conçoit que ce mot n'a pas tout à fait le même sens pour l'un ou pour l'autre. On se place alors d'emblée devant une connaissance située, c'est-à-dire différente d'une personne à l'autre, et différente dans le temps et dans l'espace. En droit, le « nombre » de mouvements lié à tel objet est infini ; nous considérerons, dans une première approche, que l'on sait se mettre d'accord sur des mouvements « principaux ». Ceci peut se discuter. Un objet est ainsi le nœud d'une série (infinie) de mouvements différents. Par un processus d'abstraction, nous nous permettons d'oublier tous ces mouvements pour considérer l'objet en lui-même, mais c'est une erreur intellectuelle que de « réaliser » cette abstraction. Il faut revenir à ces mouvements pour parfaire notre jugement dans les cas délicats⁹. Ces mouvements vont *ipso facto* nous relier à d'autres objets et faire fonctionner à plein la pensée relationnelle qui est *a priori* la seule possible pour un observateur situé dans le monde (au contraire d'une pensée substantielle qui serait celle d'un observateur en dehors du monde).

L'intérêt de cette pragmatique se jaugera en cours de route : les contraintes fortes d'origine physique sur les espaces, temps et mouvements concernés, nous permettront-elles ainsi d'affiner ce que nous disons des objets d'étude (en l'occurrence les attachements) ? D'outil ou d'analyseur, la question des

6 Y compris, n'ayons peur de rien, les mouvements de l'influx nerveux associés à la cognition de cet objet par le sujet dans son espace cérébral... Dans son texte originel, Peirce parle d'« effet pratique » là où nous parlons de mouvement.

7 Insistons : il n'y a pas de sens à l'objet sans tous ces mouvements, sans tous ces temps. Que serait une fusée qu'on ne verrait qu'au sol, ne lui laissant pas le temps de s'envoler ?

8 Pour un « livre » d'école, les mouvements sont autant ceux du lycéen qui le consulte en tournant ses pages ou les balayant du regard, que ceux qu'il a fallu pour aller l'acheter dans une librairie ou le prendre dans une bibliothèque, sans oublier les mouvements associés à sa fabrication. Pour un organisme qui se développe, on n'omettra pas d'envisager le mouvement même de sa croissance. A rapprocher de Cerclet (2014), Guy (2010b).

9 Un simple morceau de matière n'est jamais défini de façon intemporelle. On aurait pourtant envie de dire : « voici un objet en bronze, nul besoin de se demander comment l'homme préhistorique l'a fabriqué ou utilisé ; ou comment nous, nous le manipulons ». C'est oublier que parler de bronze même renvoie à un ensemble de moyens d'analyse qui va évoluer au cours du temps (dans le futur, nous pourrions caractériser ce bronze de façons que nous ignorons aujourd'hui).

espaces-temps deviendra aussi sujet de recherche, dans sa mise à l'épreuve pour l'analyse des bouleversements urbains et exprimant par là des aspects de récursivité déjà signalés : on a besoin des mouvements – ou d'attachements – pour définir les mouvements et, *in fine*, l'espace et le temps ; on doit arrêter une régression, on le fait par une désignation. Comme nous le verrons, cette pragmatique modifiera aussi notre façon de parler du changement lui-même.

Nous ne développerons pas les relations avec le pragmatisme au sens philosophique. En évoquant ce courant de pensée (Pragmata, 2015), nous voulons souligner notre souci de donner sens aux mots et aux choses, et notre usage d'une pensée relationnelle, au cœur de la compréhension de ce qu'est pour nous le mouvement ; celle-ci permet d'accommoder (d'une façon à toujours dépasser) les difficultés logiques liées à sa détermination (comment définir le mouvement sans avoir d'abord défini l'espace et le temps ?). Plutôt que de parler de pragmatique spatio-temporelle, il faudrait parler de pragmatique du mouvement. Ce dernier concept nous apparaît plus fondamental, et nous en faisons un emploi « premier », comme on le voit dans l'explicitation de la pragmatique et comme on l'analyse dans le texte qui suit. Le mouvement permet de dépasser la séparation entre les aspects spatiaux et temporels et fournit un outil unique et unifié, au contraire des espaces-temps dont le caractère composite rend l'usage mal aisé. Nous gardons cette dénomination de pragmatique spatio-temporelle, plus parlante et montrant le lien avec la discussion anthropologique des espaces-temps, au prix d'une légère incohérence de notre vocabulaire ; mais c'est bien à partir de mouvements que l'on construit l'espace et le temps (les espaces, les temps) attachés à l'objet.

LA VILLE, L'ESPACE ET LE TEMPS

L'espace, le temps et le mouvement

Dans notre compréhension, l'espace et le temps ne sont pas des éléments d'un cadre extérieur imposés au sujet mais sont, dans une certaine mesure¹⁰, construits par lui. Les éléments de sa vie propre servent pour cette construction, et sont autant légitimes que les repères fournis par les physiciens (auxquels il doit se rapporter comme base commune avec ses pairs). Dans cette approche, il est plus approprié de donner au concept de mouvement une valeur première par rapport aux concepts d'espace et de temps. Espace et temps sont, dans un sens à préciser, de la même substance, et le partage entre eux s'appuie sur la multiplicité des relations spatio-temporelles, ou mouvements, observables. On peut répartir ces derniers en deux grands

10 Le degré de liberté qui s'exprime ici ne menace pas la cohérence de notre connaissance du passé, ni du reste (Guy, 2014).

groupes, définissables seulement en opposition l'un à l'autre : d'une part, les mouvements imperceptibles ou relations fixes (pour définir l'espace), d'autre part, les mouvements perceptibles ou relations mouvantes (pour définir le temps). Nous renvoyons à nos travaux pour davantage de précisions, en particulier en ce qui concerne l'accommodement des difficultés logiques sous-jacentes¹¹.

Le nomade et le citadin :

la ville lieu de séparation originaire entre l'espace et le temps

Illustrons ce propos sur l'exemple de la ville, lieu de séparation originaire entre l'espace et le temps. Dans un recul historique à grands traits, opposons en effet l'homme paléolithique nomade à l'homme néolithique citadin. L'homme ancien poursuit dans sa migration un espace en constante métamorphose, à la recherche de nouveaux gibiers, de nouveaux produits de cueillette etc. qui se modifient à mesure qu'il progresse (il ne sait pas à l'avance ce qu'il va trouver). Espace et temps sont alors intimement liés dans le mouvement même de son voyage. Ils ne sont en somme pas séparés l'un de l'autre (ce qui se manifeste dans le langage même selon l'analyse de certains linguistes à propos de populations nomades d'Afrique)¹². Dans la ville au contraire (ou ce qui en tient lieu de germe), l'homme qui se sédentarise construit un espace ayant une certaine stabilité et, par là même, construit, constitue, une séparation entre espace et temps. Il peut penser une extrémité de la ville (telle porte, tel monument, telle maison) dans l'instant, sans lui associer le temps pour l'atteindre, confiant de la retrouver telle qu'il l'a laissée la dernière fois qu'il y est passé. Cette opposition entre, d'une part, l'immobilité des relations entre ces constructions humaines (postulée au moins de façon provisoire) et, d'autre part, la mobilité de son déplacement en leur sein, est l'opposition fondamentale entre espace et temps. Elle s'exprime en relation avec un choix d'échelle de temps et d'espace, ici celle des déplacements du sujet au jour le jour, où la ville est comme figée. Mais s'il se place sur le long terme, à l'échelle de mois ou d'années, la ville même devient fluctuante : elle évolue, se « propage » et son mouvement se définit par comparaison avec d'autres repères moins mobiles, tels ceux donnés par la

11 La difficulté première est celle de sembler pouvoir « se passer » d'espace et de temps pour définir le mouvement (que nous voulons premier). La solution passe par un réexamen du fonctionnement de notre rationalité (relationnelle / substantielle) avec ses moments compréhensifs et disjonctifs, et par la nécessité de poser un phénomène « étalon » de caractéristiques « constantes », comme base indispensable, mais fragile et révisable, de communication au sein du groupe social.

12 Le trait est certes forcé : d'une saison à l'autre, les groupes de chasseurs-cueilleurs peuvent revenir sur les mêmes lieux géographiques. Pour les besoins de la démonstration, nous admettrons que ces lieux, pour les qualités qui leurs sont attribuées, sont susceptibles de changer, davantage que la ville établie (en dehors des situations de « ruptures urbaines » que nous discutons plus loin).

géographie. Celle-ci à son tour est mobile à une autre échelle (les montagnes bougent aussi) et la chaîne de comparaisons relatives ne s'arrête jamais. Cette circonstance révèle le lien fondamental entre temps et espace : il faut le briser, non en s'appuyant sur une séparation supposée offerte par la réalité qui n'existe pas, mais par une convention utile au sujet et en rapport avec son activité (le choix d'échelle dont nous avons parlé). L'opposition entre espace et temps dans la ville est fondatrice de la pensée même et de la philosophie, ainsi qu'un historien comme Jean Pierre Vernant (1962) a pu le dire, dans une démarche différente, à propos des cités grecques. Avec la stabilité de la pensée et des mots vient l'embryon d'une réflexion construite ; elle prend le risque de se figer dans la foi abusive que les hypothèses qu'elle a posées pour s'élaborer sont des propriétés intangibles du monde. En ce sens apparaît l'ambivalence de la dichotomie espace / temps : elle a permis de formidables avancées mais elle se transforme en obstacle à de futurs progrès, si elle se crispe sur ce qu'elle croit consubstantiel à la réalité.

LES ESPACES-TEMPS URBAINS ET LEUR RECONFIGURATION

L'histoire de M.S.

Nous nous intéresserons ici à une lycéenne que nous désignerons par les initiales de ses prénom et nom de famille : M.S. Pendant la période 1941-1945, M.S. a vécu avec sa famille (père, mère, et quatre frères et sœurs) sept changements successifs de domicile, à cause d'une série d'événements liés à la guerre : changement de travail de son père, explosion d'une caserne voisine et destruction de sa maison, accueil temporaire chez des amis, puis nouvel accueil ailleurs chez de la famille, nouveau déménagement pour une installation autonome dans une maison à la campagne, puis encore deux déménagements dans des appartements réquisitionnés par la ville du fait du statut d'ayant tout perdu accordé à sa famille ; période pendant laquelle elle aura aussi subi le bombardement de son lycée et de longues vacances forcées. Dans la suite, nous nous rapportons à ce que M.S. nous a raconté lors d'entretiens avec elle.

Eléments de méthode

Nous avons déjà entendu parler de l'histoire de M.S., mais étions resté jusque-là à distance. Après la proposition de *Parcours anthropologiques*, nous avons envoyé par mél à M.S. l'argumentation de la revue, ainsi qu'une série de questions lui demandant d'analyser son histoire en termes de séquences d'espaces et de temps, en insistant sur leur couplage. M.S. a produit alors une dizaine de feuillets manuscrits. Ils ont été fournis le jour d'un entretien oral de quelques heures, où nous avons demandé des précisions et pris de nouvelles notes. C'est sur cette base que le présent texte a été écrit, les souvenirs de M.S.

étant interprétés selon la grille d'analyse proposée un peu *a priori* par nos soins (M.S. avait déjà fait un pas dans cette direction sur la base de nos questions préalables). La première rédaction transmise, M.S. en retour, a proposé quelques réactions nouvelles reprenant explicitement les éléments conceptuels utilisés (attachement, mouvement, espace, temps) ; celles-ci sont proposées en notes du présent texte et nous sont adressées. Les événements succinctement décrits se sont déroulés en Dauphiné et Savoie pendant la seconde guerre mondiale (premiers épisodes à Grenoble ; déménagements successifs dans la banlieue de Grenoble, à Chambéry, puis dans une maison distante de 5 kilomètres à la campagne ; deux fois par jour, les trajets à pied reliaient ce lieu au lycée de Chambéry par la suite bombardé ; la période étudiée se clôt par un retour à Grenoble).

Espaces-temps urbains

L'organisation de la vie de M.S. dans la ville, fixée comme telle (cf. notre propos plus haut), se constitue pour elle autour d'espaces-temps variés, articulés entre eux et définis les uns par rapport aux autres¹³. Comme nous l'avons dit, nous les définissons provisoirement chacun comme caractérisé par une amplitude d'espace et une amplitude de temps spécifiques (mesurés par une échelle physique externe ou par comparaison les uns aux autres) ; ou par un ratio entre deux telles amplitudes dans la vitesse d'un déplacement. Cette variété d'espaces-temps¹⁴ est construite sur une variété de relations, selon la définition donnée plus haut. Elles manifestent autant d'attachements du sujet, pour une bonne part non-dits. C'est au moment de ruptures fortes et de reconfigurations que l'on vient en somme à les regarder et à les appeler attachements¹⁵. Dans le cas de M.S., il se trouve que les espaces-temps, tels que spontanément cités lors des entretiens, correspondent surtout à des activités de base, associés au sommeil, aux repas, à l'école et au travail scolaire, à la vie familiale et à telle activité sociale jugée la plus importante (scoutisme, car il n'y a pas d'autre loisir) et aux trajets qui les relient. La maison et la ville dans son ensemble, habitées et traversées dans des déplacements internes et externes constituent le cadre. Regardons quelques-uns de ces espaces-temps (attachements) et leurs reconfigurations. Nous n'examinons pas de façon systématique les diverses modifications intervenues dans la vie de M.S. et

13 Nous n'aurons pas besoin ici de remonter aux mobilités de la géologie. Toutefois, en relisant ce texte, M.S. a souligné : « en regardant ces falaises au-dessus de Grenoble et Chambéry, qui n'ont pas changé depuis mon enfance, je pense aux ammonites qu'on y trouve, et j'arrive à imaginer les formidables mouvements qui les ont fait passer du fond de la mer à leur situation actuelle ».

14 L'usage des deux mots espace et temps dans espace-temps, souligne la permanence de la dualité conceptuelle entre espace et temps : on les a séparés ; lorsque tel n'est pas le cas, c'est d'un espace, ou ordre, de mouvements qu'il faut parler.

15 Voir plus loin la partie « Une transition fondatrice ».

regardons seulement les changements génériques qui s'y manifestent en matière d'espaces-temps (comparaisons entre un avant et un après).

Changement dans la maison et dans la ville

Au cours des changements de toit imposés par les événements, la taille de la maison change : elle devient moins grande ; les pièces sont plus petites et moins nombreuses ; leur position les unes par rapport aux autres est nouvelle, comme l'est aussi celle d'un escalier ou d'un couloir. Ces constats sont les premiers rapportés. Ils concernent les lieux les plus personnels et conditionnent l'organisation de la vie privée, les relations entre les divers membres de la famille et, pour tout dire, les attachements les plus importants. Ainsi pour l'organisation des repas (« nous avons moins de temps pour les repas »), du sommeil (« nous avons été hébergés chez des cousins ; un enfant par chambre de cousins ; chacun alternait avec un cousin, une nuit par terre, une nuit dans le lit »), du travail scolaire (« nous devions travailler dans moins d'espace, avec plus de bruit » ou « nous ne pouvions plus travailler à la maison »), des moments de détente collective (« nous n'avions pas accès au salon »), etc.

Une deuxième jauge importante est le trajet entre la maison et l'école. Son changement donne lieu à des comparaisons de vitesses et de temps, suivant les distances et les moyens de transport utilisés : à pied, à vélo, en tram... « Nous avons maintenant deux heures aller et retour à pied par jour pour les trajets d'école, avec nos galoches bruyantes ». Ou : « nous avions en tout trois heures de tram, en revenant manger à midi à la maison ». Avec comme conséquence : « il fallait travailler dans le tram ; c'est là que j'ai révisé ma philosophie et ma géographie ». Plus généralement, ce sont les déplacements dans la ville qui ont changé du fait des bouleversements de cette dernière : telle rue ou telle avenue n'est plus praticable, il faut la contourner, cela prend plus de temps.

La coloration psychologique, le retentissement de ces attachements dans le sujet, est bien évidemment lié aux « qualités » des espaces-temps qui les supportent. Plus ou moins d'espace ou de temps, mais aussi, associés à eux, des odeurs, des chaleurs, des vues, des couleurs, un confort différents : « j'ai le souvenir de ces belles nuits de pleine lune quand nous rentrions à pied le soir »¹⁶ ; « nous n'avions plus la vue du lac » ; « la maison n'était pas chauffée, l'eau gelait dans la cuvette » ; « il n'y avait pas l'eau courante ». Jusqu'au volume sonore : « il fallait parler plus doucement ».

16 M.S. : « oui, ces notions d'espace, de temps, de mouvement et d'attachement sont complètement inséparables dans ma mémoire ; les chants que nous chantions tout en marchant gardent pour moi cette trace indélébile du trajet que nous faisons depuis Chambéry au retour du lycée ». M.S. fait ainsi rentrer le chant dans la catégorie des attachements et mentionne que ces chants continuent de vivre en elle de différentes façons.

Attachements étalon

Maison, quartier, ville, lieux d'habitation au sens large imposent donc leur tempo et fournissent des étalons d'espace et de temps à reconfigurer. La maison est le premier étalon auquel vont se comparer les espaces-temps extérieurs. Sa taille, c'est le temps qu'il faut pour la parcourir (en marchant) ; une maison est à la fois une toise et une horloge. Le changement brutal de ce pivot, dans le transfert vers un nouveau lieu d'habitation, met en évidence par contraste et dans chaque cas les fonctionnements reliés de ces divers étalons ; c'est-à-dire : les relations implicites entre espace et temps qui étaient perçues comme naturelles et invariables (c'est pour cela que nous parlons d'étalons) dans les temps de déplacement quotidiens doivent changer. L'utilisation du mot étalon n'est pas anodine dans sa consonance physique ; l'étalon est indispensable pour effectuer mesures et comparaisons, mais sa « constance » est soumise à fragilité, comme nos exemples le montrent (cf. Dujardin et Guy, 2012, où l'on rediscute le sens donné à la constance de la vitesse de la lumière en physique). Dans notre compréhension, un étalon est un ratio entre des intervalles de temps et d'espace pour un mode de déplacement choisi : marche à pied, mais aussi à vélo, en voiture, en transport en commun etc. (en physique, c'est le mouvement de la lumière). La pratique de mesure des physiciens n'est pas le premier souci des anthropologues (peut-on associer des nombres à toutes les pratiques humaines ?). Nous donnons alors au mot une extension de sens, indiquant que dans une pensée relationnelle, nous ne pouvons que comparer les choses ou les phénomènes les uns aux autres sans pouvoir nous arrêter sur un fondement ultime, un principe supérieur... L'étalon est alors ce moment où l'on décide de se mettre d'accord provisoirement, à l'intérieur d'une certaine classe de phénomènes, sur un phénomène de référence au moins utile pour la bonne communication dans le groupe social. Dans notre propos cette jauge peut être implicitement celle associée à la maison que l'on habite, aux transports quotidiens effectués, ou à tel ou tel attachement qui paraît primordial pour le sujet¹⁷.

Changements dans les liens sociaux : famille, amis, scoutisme

Les liens sociaux et familiaux sont aussi malmenés par ces changements d'espace et de temps. Malmenés, mais ils résistent spécialement. Ils fournissent des bases constantes permettant d'accommoder les changements trop forts vécus par ailleurs : « j'ai retrouvé de nouvelles amies scouts, elles ont été mon réconfort, je les ai gardées toute ma vie ». Peut-on dire que ces personnes incarnent un espace-temps constant : « ma mère a joué un rôle

17 L'attachement sert alors de mesure de l'espace et du temps. On peut pousser les choses plus loin et se servir des mots mêmes des attachements à la place de ceux de l'espace et du temps (voir aussi Guy, 2010b et 2013 pour des discussions qui rejoignent ces propos).

fondamental pendant toute cette période, la seule référence stable¹⁸ ; le grand chagrin de ma vie, ce fut la perte de ma mère ».

COMPLÉMENTS D'ANALYSE

Les changements dans l'espace et le temps sont toujours intriqués, les modifications sur les uns se répercutant sur les autres. Nous pourrions de façon très générale caractériser chaque espace-temps i par la paire $(l, t)_i$ ou (l_i, t_i) où l désigne une amplitude d'espace et t de temps, et regarder les contraintes qui portent sur l'ensemble des espaces-temps (en incluant les mouvements l_i/t_i) pour i allant de 1 à n ; n est l'ensemble des espaces-temps considérés. Les variations concernant les l_i et les t_i sont dépendants de divers facteurs imposés au sujet et les ajustements se font là où c'est possible.

Facteurs imposés

- La somme des temps des activités journalières « impératives » ne doit pas dépasser 24 heures (on pourrait ajuster certains temps sur des périodes plus longues : la semaine, le mois...).
- Certaines amplitudes de temps et d'espace doivent respecter la contrainte portant sur la vitesse d'un déplacement, suivant le mode de transport choisi.
- Autre façon de dire que certains déplacements inévitables vont se traduire par un certain temps, à mode de transport donné ; ou de dire que le choix de ce mode va changer un temps de trajet...
- Le temps, et l'espace, attribués au sommeil ou à telle activité élémentaire comme les repas, sont incompressibles.
- Certaines contraintes sont propres à telle situation particulière : « le temps des alertes de nuit (où nous devons quitter la maison) était soustrait du temps d'école ».
- On ne peut en général faire deux choses différentes en même temps et au même endroit ; mais, suivant le confort possible, le travail dans le tram est une façon de compenser le manque de temps par ailleurs.

Nous n'analyserons pas en détail le fonctionnement de telles contraintes mais postulerons que leur écriture est possible dans le principe, et que l'on sait ce que veut dire ajuster une nouvelle mosaïque d'espaces-temps.

Degrés de liberté

Mais tout n'est pas imposé et, comme on l'a vu, des ajustements sont choisis par le sujet en fonction des degrés de liberté qui lui restent et qui traduisent

18 Dans Guy (2010a), nous parlons du rôle en somme spatial et temporel des personnes et des groupes sociaux.

une certaine plasticité de son comportement (et des espaces-temps¹⁹). On peut raccourcir telle activité, on peut en associer deux autres. C'est là qu'on voit l'épaisseur du mot attachement : ce à quoi l'on tient, ce qu'on ne lâche pas, au prix peut-être de certains renoncements, fonction de son équation personnelle. La distorsion que l'on s'impose alors peut ne pas être complètement bien vécue, et se traduire par un « stress », une compression ; celle-ci s'opère dans un « espace interne » qui se rajoute à l'espace externe²⁰. Cette compression peut exprimer une élasticité (et non une plasticité) en ce qu'elle peut se relâcher si les contraintes changent. La relaxation peut prendre du temps : « ce n'est que quatre ans après le début de ces bouleversements, lors de l'arrivée dans un véritable appartement, spacieux, à nous, que nous avons recommencé à vivre et à retrouver un bonheur que nous n'avions plus ». Il y avait eu certes des petits « mieux » avant.

La reconfiguration des mots

A l'occasion de ces divers changements s'exprime pleinement la pragmatique spatio-temporelle dont nous avons parlé, autre façon de dire le sens relationnel des mots, en particulier relatif aux lieux et aux temps. La signification des mots donnée aux objets change en fonction des mouvements qui leur sont associés : ainsi les mots « école » (suivant la facilité d'y aller ou non), « pain » (suivant la distance de la boulangerie, 50 mètres ou 5 kilomètres, ou si on le fait soi-même) et jusqu'au mot « œuf » : « nous n'avions pas beaucoup à manger ; nous allions surveiller les poules de la ferme voisine et, dès que l'une avait pondu, nous nous précipitions pour aller prendre l'œuf et proposer de l'acheter aux paysans propriétaires ». Sens profond des mots, des règles sociales même (cf. aussi les étalons dont nous parlions) : « nous nous disions : à la guerre comme à la guerre ».

UNE TRANSITION FONDATRICE

En analysant d'emblée, comme nous venons de le faire, une situation remodelée où les espaces-temps sont plus ou moins ajustés les uns aux autres dans de nouvelles configurations, nous avons sauté à pieds joints au-dessus d'une période cruciale. C'est celle, pleine de confusion, qui voit la destruction

19 Poursuivant l'analogie avec la physique, on retrouve ici les effets relativistes de contraction / dilatation qui résultent du jeu des contraintes et du choix des étalons, c'est-à-dire ce que l'on choisit comme invariable...

20 Nous renvoyons à Cercler (2014) par exemple pour des commentaires sur les liens indissociables, et dans les deux sens, entre espace et temps internes et externes. L'espace-temps interne résulte d'une internalisation de l'espace-temps externe, mais ce dernier est également un prolongement de l'espace-temps interne. Les changements rapportés au début de la sous-partie « Changement dans la maison et dans la ville » expriment ces liens.

de l'ancien système et le tâtonnement conduisant au nouveau. Revenons en arrière.

Ecrroulement d'une configuration spatio-temporelle tout d'abord : le moment du basculement n'est pas toujours également marqué. Dans l'exemple de M.S., certains changements sont prévus à l'avance (comme peut l'être un déménagement), d'autres ne le sont pas. Dans leur cas, la destruction de l'ancien système est brutale, radicale, l'œuvre d'un hasard imprévisible. Il n'y pas de continuité, il n'y a pas de transition. C'est ce qui est le plus intéressant pour notre propos.

Le moment du nomadisme²¹

Dans le chaos qui suit la destruction de son quartier, M.S. doit retourner sur les décombres de sa maison. Elle doit retrouver un lieu, alors que les lieux mêmes ont disparu. L'espace est bouleversé, éventré ; les rues, les maisons ne se marquent plus comme avant. Elle ne peut prévoir un itinéraire, la route n'existe plus : « De quel côté aller ? – il n'y avait pas de côté ! ». « Allez par ici, essayez par-là ».

Elle progresse alors pas à pas. Il ne lui est pas possible d'envisager à l'avance de grandes amplitudes de temps et d'espace séparées (de les considérer implicitement comme valables et en somme de les oublier). Elle ne peut que distinguer de toutes petites étapes : un incrément de temps, indissociable d'un incrément de distance, dans un incrément de progression, de mouvement. Le sujet vit alors complètement l'association temps espace sans séparation des deux, expérimentant le lien substantiel resté jusqu'alors caché, appuyé sur les mêmes supports de l'activité humaine²². Le sujet s'appuie pour parler de ce qu'il désigne, sans jauge de validité « universelle » pour mesurer ; les intervalles se comparent les uns aux autres dans une

21 Le nomadisme n'est pas un concept de plus dans notre développement. C'est pour nous simplement un autre nom du mouvement davantage lié au fonctionnement anthropologique. Parler du moment du nomadisme permet de mettre en relief cette qualité première du mouvement de ne pas être strictement explicable en termes d'espace et de temps préalablement définis. Il serait intéressant de reprendre la question du nomadisme dans une perspective plus vaste, grâce aux travaux de nombreux géographes et anthropologues (voir par exemple Denis Retaillé, 2011, sur l'« espace mobile »). Il n'est pas question *a priori* dans le nomadisme (selon notre sens restreint), de rythme, qui suppose déjà, comme nous l'avons dit plus haut, une séparation entre espace et temps.

22 On retrouve des situations comparables dans la vie de tous les jours : un accident sur une autoroute oblige à la quitter : on se retrouve en rase campagne et tout est à reconstruire. De même pour tout voyage interrompu pour telle ou telle raison : il faut inventer une façon nouvelle d'aller au point de destination, au milieu de multiples incertitudes. Un quartier paralysé par une foule ou une manifestation : chaque pas compte – où va-t-on passer ? On ne peut envisager d'un coup un grand déplacement ; on ne voit pas loin, on ne prévoit pas loin ; on ne « voit » pas l'espace, il est mouvant, il perd sa qualité d'espace ; on ne prévoit pas le temps du déplacement, on ne maîtrise que des morceaux de mouvements (cf. les situations de la relativité générale).

situation de récursivité. Il n'y a pas de point de vue externe, quelqu'un qui voit d'en haut et qui sait ; pas de Google Earth où la carte est cachée. Il n'y a pas de carte. L'illusoire réversibilité de l'espace est perdue : M.S. ne peut revenir sur ses pas comme avant, cela n'a soudain plus de sens²³.

C'est le présent qui prend alors tout son poids dans le temps défini par la présence d'un espace neuf autour de soi, et non un passé présent permettant déjà un futur. Il mobilise plus d'attention, il a plus de relief. En résumé, un accident, c'est la rupture de la dissociation (abusives) entre espace et temps. Le voir aide à comprendre ce qui arrive au sujet. On peut continuer à parler d'espace-temps pour de telles situations, mais il s'agit du cas limite d'un ordre de mouvements et non du cas habituel où espace et temps sont séparés.

Le nomadisme concerne les lieux, il concerne aussi par extension les objets : « nous avons tout perdu ; en revenant chercher bien après, on retrouvait au hasard, avec émotion, des objets qui avaient disparu et dont on avait oublié l'existence, on s'en était passé ». Le nomadisme concerne aussi les personnes : « on ne savait pas qui était encore vivant, on le découvrait au fur et à mesure » ; ou réciproquement : « les autres pensaient que nous étions morts ». Vie et mort : « j'aurais pu me trouver là et être ensevelie ».

Le nomadisme joue jusqu'à la découverte, *la première fois*, de la nouvelle maison, du nouveau quartier etc. La première fois, temps et espace sont liés ; c'est le moment privilégié où les choses se stabilisent, se construisent, où les attachements se fondent. Ces instants ouvrent un espace possible de pensée, dans l'élaboration d'une nouvelle mosaïque d'espaces-temps. A ces moments, les choses ne sont pas fixées à l'avance, elles se font en cours de route ; il ne s'agit pas d'une confrontation de choses qui préexistent (Hennion, 2010). Le mot attachement n'a alors pas un sens acquis (« attaché ») mais en train de se faire (« s'attachant »)²⁴. Dans cette mesure, on peut dire effectivement que les attachements se constituent dans les moments de rupture. Ces moments sont fugitifs, on peut ne pas les voir, les oublier, on peut au contraire s'en souvenir de façon spéciale.

Le sujet expérimentant de telles situations de rupture est perdu au sens spatio-temporel ou géographique (il n'y a plus de géographie distincte) et il est aussi perdu dans son identité. L'espace (séparé du temps) est en effet mémoire²⁵ (espace comme passé présent, comme le seul lien vers le passé

23 M.S. rajoute à ce propos : « après le bombardement de notre lycée et notre long séjour dans les caves sans lumière et elles-mêmes dévastées, nous sommes allées dans d'autres caves intactes et éclairées normalement : j'ai eu alors ce choc de l'irréversibilité : je ne pouvais détacher ma pensée des deux minutes avant les bombes ; en un instant il n'était plus possible de revenir en arrière : l'espace dévasté ; mais aussi le temps et tous les projets interrompus : j'étais désorientée ; tu parles toi-même plus loin de cette désorientation ».

24 On rejoint à nouveau l'analyse de Hennion à propos de l'attachement/détachement.

25 Bianca Botea (2013) insiste sur la valeur mémorielle forte des lieux et territoires. Voir aussi Clavaron et Dieterle (2003), ainsi que Senil (2011) pour une discussion reliant espace, temps et mémoire. M.S. souligne à ce propos : « sans aucun doute l'attachement lié à la mémoire des

passé) : il permet toute anticipation, à partir de ce que l'on sait²⁶. Sans espace, sans mémoire, le sujet ne peut plus se projeter dans quoi que ce soit, c'est son identité qu'il perd. Toute rupture dans la ville bouleverse les repères, c'est la cognition même qui est brouillée. Comme nous l'avons dit, des personnes, à condition qu'elles ne soient pas folles (ayant en somme construit un espace intérieur stable) peuvent offrir alors une aide salutaire.

Quel mot pour le changement en train de se vivre ?

Dans les situations où l'on se sent perdu, la métamorphose se vit sans pouvoir se dire. C'est la possibilité même de parler de changement qui fait défaut. En effet, énoncer une transformation suppose pouvoir se retourner en arrière (avoir séparé l'espace du temps), en maintenant l'état où l'on est dans une certaine fixité. On compare deux termes, c'est-à-dire deux situations où les mots ont leur sens, dans une pensée stable. Dans la condition de nomadisme, on ne peut dire que « cela a changé », le mot est encore inadapté²⁷. Cette circonstance demande un recul sur les modalités mêmes d'un discours sur le changement. Pour désigner le changement en cours de route, faut-il parler d'errance, terme plus adapté que nomadisme, dans l'incertitude mentale qu'il suppose²⁸ ?

Terminons cette section par une remarque sur les échelles de temps (et d'espace) : tout n'est que changement mais, aussi, tout n'est que comparaison entre divers changements. Un changement brutal à l'échelle humaine (la seconde, la minute) ne l'est plus en envisageant des incréments plus courts ; à l'échelle de la femto-seconde, comparée à la seconde, la destruction d'une maison est une éternité ; elle n'est pas spécialement brutale. Il faut donc voir les reconfigurations précédentes au sein d'autres reconfigurations plus amples les englobant. Pendant la période discutée ici, M.S. aura également vécu des changements plus lents, mais non moins profonds (non moins « radicaux » dans un autre sens), liés à l'adolescence, l'apprentissage etc. Epoque où les mots ont aussi le temps d'évoluer en parallèle. Une piste de recherche serait

lieux a joué pour moi : le fait de retrouver à Chambéry le lycée même où était allée ma mère, les mêmes salles de cours etc., a fortement contribué à mon adaptation, malgré la brutalité du changement. En quelque sorte je m'identifiais à ma mère dans cet espace-temps ; l'attachement qui lui était lié était flagrant. »

26 Des expériences avec des souris montrent de façon spectaculaire ce lien entre connaissance de morceaux d'espace (lieux, trajets) dans un labyrinthe, et anticipation possible d'un comportement. Sans cette connaissance, même erronée, c'est l'initiation même de l'action qui est paralysée.

27 Le mot de « changements radicaux » a été utilisé dans le texte d'appel au présent numéro de la revue *Parcours anthropologiques*, moment où se réorganisent les modes d'intelligibilité.

28 Le mot bifurcation évoque la radicalité du changement, mais suppose un recul sur l'articulation des différentes voies empruntées qui n'est pas toujours possible en cours de route.

ainsi de comparer entre eux ces événements et attachements sur des échelles de temps variées et plus longues, comme celle de toute une vie ?

CONCLUSION : LE CITADIN, LE CYBERNAUTE ET LE PÈLERIN

Comment le citadin d'aujourd'hui vit-il les liens que nous venons de rappeler entre attachements, espace, temps, et mouvements ? Sans reprendre les multitudes de situations possibles (dont nous avons décrit certaines), évoquons pour terminer deux rôles possibles joués par le citadin d'aujourd'hui et qui, chacun à sa façon, nous en parlent et ouvrent à des voies de recherche sur des sujets contemporains : le cybernaute et le pèlerin. Le premier, grâce à son téléphone ou sa tablette portables reliés au réseau internet, le citadin-cybernaute, en migration dans les grandes aires urbaines, a l'impression de retrouver, quoi qu'il arrive et malgré ses déplacements dans l'espace géographique, une structure stable : le cyberspace ou le « cloud ». Ceux-ci ont bien valeur d'espace et permettent au citadin de poursuivre son cheminement mental. Ils sont le support d'attachements au sens du présent texte (relatifs au travail, aux loisirs, aux jeux etc.). Lorsqu'il rencontre une rupture imprévue dans le fil de son déplacement, le citadin n'a de cesse de se connecter sur son téléphone ou sa tablette pour tenter de retrouver un peu de prévisibilité, c'est-à-dire d'espace et de temps séparés ; ou encore le réconfort d'êtres chers, qui jouent en somme le même rôle.

Mais cela ne suffit pas. Le citadin d'aujourd'hui se dit parfois perdu ; pour se retrouver, il lui arrive de devenir pèlerin et, croyant ou non, de partir sur la route, sur le sentier de Saint Jacques de Compostelle par exemple ! Pourquoi s'est-il perdu ? Est-ce à cause de la multitude de ses attachements : ils n'en sont plus ? A-t-il perdu un attachement plus fondamental, et qui donne sens à son existence même, un attachement à lui-même ? N'est-ce pas un paradoxe de devoir se détacher d'une existence « établie » pour en retrouver l'attachement ! Mais n'est-ce pas un nouveau constat que les attachements se constituent (se reconstituent) dans ces moments fondateurs où espace et temps sont liés dans le mouvement²⁹ ? Le pèlerin retrouve le mouvement de la vie qui ne dissocie pas l'espace du temps. D'où sa disponibilité : il n'a pas de scénario de son devenir fabriqué à l'avance et son rapport aux autres est aussi refondé. Les déplacements urbains supposant temps et espace séparés n'ont

29 M.S. : « nous parlions au scoutisme de "routes" là où tu utilises le mot de pèlerinage (non dans un sens forcément religieux). Je me souviens du chant que nous chantions : « je vais où va la route ; au bout de la route, mon ami sera ». Tu parles de ces moments fondateurs où espace et temps sont reliés dans le mouvement. Des amitiés qui marqueront un attachement durable se créent dans telle route (on utilise « dans » pour cette acception de « route »), à tel endroit, avec telle amie, pour tel espace-temps ; les photos que nous avons déjà à cette époque sont là pour recréer instantanément le moment où elles ont été prises ».

pas le sens profond de ces parcours qui réparent. Autre paradoxe que celui de la solitude dans la multitude, où l'autre n'est pas rencontré : la solidité admise d'un espace déjà-là – c'est-à-dire pensé séparé du temps – autorise en somme le sujet à « enjamber » celui qu'il rencontre pour aller plus loin, sans avoir à véritablement construire avec lui un morceau de chemin.

Remerciements

L'auteur tient à remercier les nombreuses personnes avec qui il a discuté les sujets liés à ce travail, les initiatrices de ce numéro spécial, Michèle Guy née Saillet pour la matière qu'elle a su retrouver et donner fort à propos, ainsi que deux relecteurs d'une première version pour leurs remarques constructives.

BIBLIOGRAPHIE

Alexandra BIDEET, « Le corps, le rythme et l'esthétique sociale chez André Leroi-Gourhan », *Technique et culture*, n° 48-49, 2007, pp. 15-38.

Bianca BOTEAN, *Territoires en partage. Politiques du passé et expériences de cohabitation en Transylvanie*, Collection « Usages de la mémoire », Paris, Pétra, 2013.

Denis CERCLET, « Marcel Jousse : à la croisée de l'anthropologie et des neurosciences, le rythme des corps », *Parcours anthropologiques*, n° 9, 2014, pp. 24-38.

Yves CLAVARON et Bernard DIETERLE (dir.) *La mémoire des villes*, Saint-Etienne, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 2003.

Gérard DELEDALLE, « Peirce (Charles Sanders) 1839-1914 », *Encyclopaedia Universalis*, tome 18, 2008, pp. 608-609.

Philippe DUJARDIN et Bernard GUY, « Vers une pensée de la relation. Echanges entre un politologue et un physicien », in Bernard GUY (coord.), *Actes des 2° ateliers sur la contradiction*, Paris, Presses des Mines, 2012, pp. 77-87.

Bernard GUY, « Groupes sociaux, espace, temps, dialogue entre un physicien et un anthropologue », 2010a [en ligne]. URL : <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00468407>

Bernard GUY, « Appelons (morceau de) mouvement toute amplitude de la réalité sensible », 2010b [en ligne]. URL : <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00562672>

Bernard GUY, « Penser ensemble le temps et l'espace », *Philosophia Scientiae*, Vol. 15, n° 3, 2011, pp. 91-113.

Bernard GUY, « Relier la mécanique quantique et la relativité générale ? Réflexions et propositions », 2013 [en ligne]. URL : <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00872968>

Bernard GUY, « Pour un nouveau paradigme. La dichotomie conceptuelle entre espace et temps est (devenue) un obstacle pour les progrès de la pensée. Commençons par le mouvement ! », 2014 [en ligne]. URL : <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01061765>

Antoine HENNION, « Vous avez dit attachements ?... », in Madeleine AKRICH, Yannick BARTHE, Fabian MUNIESA et Philippe MUSTAR (dir.), *Mélanges en l'honneur de Michel Callon*, Paris, Presses des Mines, 2010, pp. 179-190.

Antoine HENNION, « D'une sociologie de la médiation à une pragmatique des attachements », *SociologieS*, Théories et recherches, 2014 [en ligne]. URL : <http://sociologies.revues.org/4353>

Maurice LEENHARDT, *Les gens de la grande terre*, Paris, Gallimard, 1937.

Maurice LEENHARDT, *Do Kamo, la personne et le mythe dans le monde mélanésien*, Paris, Gallimard, 1947.

Louis MOREAU DE BELLAING, « Espace et anthropologie », *L'homme et la société*, Vol. 104, n° 2, 1992, pp. 3-5.

Charles Sanders PEIRCE, *Collected papers*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, (1960), 1879.

PRAGMATA, Site de l'Association d'études pragmatistes, URL : <https://pragmataaep.wordpress.com>, 2015.

Denis RETAILLE « Du paradigme sahélien du lieu à l'espace (mondial) mobile », *L'information géographique*, n° 75, 2011, pp. 71-85.

Jean-Claude SCHMITT (dir.), « Histoire et anthropologie des rythmes », *Séminaire Ecole des Hautes Etudes en sciences sociales*, 2008-2009, [en ligne]. URL : <http://www.ehess.fr/fr/enseignement/enseignements/2008/ue/2046/>

Nicolas SENIL, « Réordonner l'espace et le temps : analyse croisée de la mise en patrimoine de la grotte Chauvet et du viaduc de Millau », *Revue de géographie alpine*, dossier 99-2, 12 p., 2011.

Jean-Louis SIRAN, « Samia NAIM (éd.), La rencontre du temps et de l'espace. Approches linguistique et anthropologique, Paris, Peeters, 2006 (« Selaf » 433) », *L'Homme*, n°183, 2007, pp. 213-216.

Jean-Pierre VERNANT, *Les origines de la pensée grecque*, Paris, P.U.F., 1962.

RÉSUMÉ : Nous nous efforçons d'analyser comment des changements radicaux intervenus dans les conditions d'habitation du sujet citadin s'expriment par des reconfigurations des espaces-temps qu'il fréquente et des attachements qui y sont associés. Si la ville nous paraît le lieu privilégié d'une dissociation construite entre espace et temps, cette dissociation peut faire illusion en cachant le lien fondamental entre eux dans le mouvement. Ce lien se manifeste pleinement lors d'une reconfiguration, dans le moment intermédiaire que nous appelons de nomadisme, par opposition au statut citadin établi. Dans notre démarche, la question des espaces-temps sert d'outil de caractérisation, définissant une véritable pragmatique : « considérer quels sont les mouvements concrets associés à l'objet de notre conception. La conception de tous ces mouvements est la conception complète de l'objet ».

MOTS-CLÉS : ville, attachement, espace, temps, espace-temps, mouvement, changement, nomadisme, pragmatique spatio-temporelle, pragmatique du mouvement.